

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Réaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois... 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal L'Entente 650-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Soyons pratiques !

Les succès du Bloc des Gauches n'ont qu'une influence bien minime et bien illusoire sur la marche des événements sociaux. La partie du peuple qui s'est illusionnée sur la portée et les conséquences de son triomphe commence déjà à entrevoir que rien n'est changé. Elle le constatera bientôt plus crûment.

En réalité, nous sommes dans une période de réaction intense qui continue. Les cataclysmes sociaux comme la guerre n'ont jamais eu d'autres résultats que de faire retourner l'humanité en arrière.

La réaction qui nous subissons a de multiples causes. J'en indiquerai seulement quelques-unes.

Au point de vue économique, il y a tout d'abord le renforcement inouï de la puissance bourgeoise. Une sorte de sélection s'est opérée dans la bourgeoisie. Les inactifs, les oisifs, ont vu, surtout depuis la guerre, leur situation devenir plus mauvaise. Mais à côté, tous les chevaliers d'industrie ont su profiter des événements pour arrondir leur fortune, asséoir leur puissance. Les riches se sont enrichis davantage. En outre, un assez grand nombre de petits sont devenus, grâce au trouble économique, des capitalistes.

La fourmenterie a permis à la bourgeoisie de s'insérer un sang nouveau ; les nouveaux riches, assoiffés de gain, dénués de scrupules, sont une force de plus, qui n'est pas à dédaigner, car ils ne sont guère embarrassés par le choix des moyens pour exploiter le monde.

D'autre part, les bénéfices incalculables réalisés ces dernières années par la bourgeoisie, grosse et petite (car la petite aussi se développe, quoi qu'on pense les marxistes), les fortunes échafaudées en quelques années, en quelques mois même, les gros industriels et financiers qui entassent millions sur millions, les petits boutiquiers qui se retirent des affaires après trois ou quatre ans, les agriculteurs qui gagnent ce que personne ne connaît, tout cela apporte à l'immense caste des parasites une puissance matérielle formidable.

La vie chère — et qui ne peut que l'être de plus en plus — est une des conséquences inévitables de cette accumulation de capitaux qui, pour être féconds, n'en pèsent pas moins sur l'économie sociale tout entière, car il faut extraire de la production et de la consommation les intérêts sans cesse grandissants de ces capitaux.

Grâce à cette puissance, la bourgeoisie peut se permettre — ce qu'elle fait — de capter l'opinion publique par la presse, d'achever la puissance politique, de peser de tout le poids de sa fortune sur tout ce qui a une influence intellectuelle ou morale.

Joignons à cela l'esprit d'association qui se développe dans la petite et moyenne bourgeoisie agricole, industrielle et commerciale, et nous aurons une brève esquisse de la force de l'ennemi qu'il nous faut abattre, force qui n'a fait que grandir ces derniers temps.

La réaction a aussi des causes morales très importantes. Il y a d'abord cet esprit de nationalisme outrancier qui sévit sur le monde, que la guerre a porté à son maximum d'intensité.

Il y a aussi l'énorme effet moral produit par la lamentable expérience de la Révolution russe. A l'enthousiasme soulevé par la levée du peuple russe ont succédé le découragement, la nausée, quand la vérité, peu à peu, s'est laissée connaître, à savoir qu'on établissait là-bas un régime épouvantable, où le peuple ouvrier était encore plus sacrifié que dans maintes régions capitalistes. L'expérience bolcheviste a merveilleusement servi la cause de la réaction, en doutant l'esprit révolutionnaire dans le monde entier, par la frayeur qu'elle a semée sur les conséquences d'une révolution.

Les trahisons, les reniements, les actes dégoûtants des politiciens socialistes et autres qui, une fois au pouvoir, et en n'importe quel pays, se sont révélés ennemis du peuple, autant que les bourgeois, ont également semé la méfiance, la trahison, l'impuissance parmi l'élément ouvrier à demi conscient, qui s'était fait des illusions et se réfugiait aujourd'hui dans l'inaction.

Je pourrais continuer cet exposé. Il suffit, à mon avis, pour démontrer que nous ne devons pas envisager à la légère l'esprit de réaction qui souffle sur le monde, ni sa puissance.

Certes, de l'excès du mal, des abus que ne peuvent manquer de commettre ceux qui se croient actuellement tout permis, sortira, un jour ou l'autre, un choc en retour.

Mais, gare aux mouvements purement impulsifs !

L'expérience de l'après-guerre a prouvé que les méthodes de force et de violence ont fini leur temps. Les plus bêtes des nationalistes, les plus féroces des patriotes, les bouffeurs de boches, commencent à s'apercevoir qu'ils auraient bien pu faire fausse route, qu'on peut écraser complètement son adversaire, mais être dans l'impossibilité de tirer profit de cette victoire.

L'expérience bolcheviste nous prouve également qu'il ne suffit pas de culbuter un régime, d'établir à sa place une organisation basée sur la violence et la contrainte ; elle nous démontre qu'on n'impose pas un nouveau système social par la force, que l'ancien régime revient vite au galop si la nouvelle société n'a pas établi ses fondations solides sur la volonté des hommes.

Ces deux expériences ont mis à jour une vérité : on peut démolir, on peut se défendre par la violence, mais on ne peut rien organiser. Si, au contraire, la violence est systématiquement, si elle domine la moralité commune, c'est un retour très rapide à la réaction.

Soyons donc pratiques dans notre propagande. Enseignons qu'un homme ne doit pas se laisser molester, qu'il doit savoir défendre sa liberté et son bien-être. Mais enseignons aussi que la société libre que nous rêvons d'instaurer ne pourra être le produit de la contrainte ni de la violence, qu'elle devra s'appuyer sur la plus grande liberté et la plus grande solidarité.

Mais, en outre, que cela ne reste pas une formule métaphysique ; essayons de trouver des solutions pratiques à tous les problèmes sociaux — ils sont multiples. Et, dans la mesure de nos moyens, tentons de mettre en application le plus possible de notre conception.

Songeons que le peuple est désillusionné des grandes tirades révolutionnaires et qu'il lui faut quelque chose de positif pour l'ébranler.

Songeons aussi que la bourgeoisie est plus forte qu'elle ne l'a jamais été, et que nous n'avons pas trop de toute l'organisation de nos efforts pour ne pas être écrasés par elle.

L'avenir appartiendra aux hommes positifs.

G. BASTIEN.

L'âge de la brute

Le 5.436 opère

Boulevard Soult, entre les portes de Saint-Mandé et Montpouvez des ouvriers paveurs travaillaient à la réfection du boulevard.

Soudain l'agent 5.436 passa sur la chaussée. Sans qu'un seul mot lui fut adressé, il interpella un des ouvriers, nommé Mesure. Il l'accusa de l'avoir insulté et le frappa violemment. Un autre ouvrier, Mercier, voulut s'interposer. Un coup de pied dans le bas-ventre le fit reculer. Des ferrassiers, qui travaillaient près de lui, émus de cette brutalité protestèrent. Le 5.436 sortit alors son revolver et en menaça les ferrassiers.

Puis il fit venir Mesure au poste. Celui-ci n'en sortit qu'après 24 heures d'attente. Un rapport a été fait contre lui par la brute qu'il n'avait pourtant pas provoquée. L'affaire ne doit pas en rester là. Nous voulons savoir si les flics sont payés pour assommer les travailleurs.

Les camarades témoins de ces brutalités sont venus nous trouver, écumés qu'ils étaient par le lâche attentat. Nous leur promettons de faire toute la lumière sur cette affaire.

Le Bureau du S.U.B.

Autres exploits de flicaille

Samedi dernier, toute une famille et une bande joyeuse d'enfants s'amusaient dans un terrain vague de la rue Edouard-Pailleron. Survint un individu qui se prétendit le gardien de ce terrain et somma violemment les braves gens qui prenaient là leurs ébats de s'en aller. Ceux-ci répondirent qu'ils avaient parfaitement le droit de rester à cet endroit. Ce que voyant, le gardien, fou de colère, se mit à les injurier et les frapper. Ceux-ci se défendirent et le gardien reçut une bonne gifle d'une brave femme.

Or, voici où l'affaire se corse. C'est que lundi soir les personnes qui subirent l'agression sauvage de ce garde-chiourme furent arrêtées sur mandat d'arrêt à leur domicile. Un témoin, Paul Mayaud qui avait assisté à la scène étant venu déposer au commissariat, se vit rabrouer et menacer par les policiers présents, qui cherchèrent même à l'assommer. Est-ce que par hasard, sous le Bloc des Gauches, il serait permis d'emprisonner les honnêtes gens et d'empêcher par des menaces policières, les témoins de parler ?

GROUPEMENT DE DEFENSE DES REVOLUTIONNAIRES EMPRISONNES EN RUSSIE

Pour sauver Roubintchik

L'Union des Syndicats ouvriers confédérés de la Seine a envoyé au gouvernement russe le radio suivant :

Apprenons sort douloureux du syndicaliste Roubintchik, demandons au nom de la justice et de l'humanité son élargissement.

A Berlin, c'est l'Association Internationale des Travailleurs qui a élevé sa protestation dans les termes suivants :

A. I. T. proteste contre détention camarade Mayr Roubintchik, exige libération ou autorisation émigrer.

Secrétariat A. I. T. :
ROCKER, SOUCHY.

LE FAIT DU JOUR

Eternelles brutes !

Elles sont de tous les gouvernements, les brutes gardiennes de l'« Ordre ».

Quels que soient les principes dont se réclament leurs maîtres, elles se complaisent dans leur immuable fonction : cogner. Les électeurs ont pu, par leur vote, pousser au pouvoir des hommes de progrès et de vertu, fervents gardiens des Droits de l'Homme et du Citoyen. Les prolétaires ont eu la naïveté par une révolution de payer de leur sang le luxe d'avoir des commissaires du peuple au lieu de ministres. Dans tous les cas, après le triomphe électoral comme après la victoire « révolutionnaire », les flics sont toujours là, toujours les mêmes, — ou peu s'en faut.

Hier, les agents de M. Herriot se sont particulièrement distingués. Assomade de travailleurs du Bâtiment sur leur propre chantier ; passage à tabac du témoin d'une de leurs infamies. Ah ! sous le Bloc des Gauches, ce n'est pas seulement les jours de manifestation que les brutes opèrent : elles s'exercent quotidiennement, en douce, elles se font la main et les pieds et s'exercent à revoler sur la peau des ouvriers pendant qu'ils triment.

Et si ces chiens menacent la vie, compagnon de la Bédisse, s'ils te sautent dessus, écumants de rage, paisible passant, ne l'avis pas d'user de la légitime défense, ne tire pas dans ce tas de Brutalité déchaînée... tu serais envoyé en cour d'assises et condamné impitoyablement, comme le fut notre cher Mario Castagna.

...A moins que vous ne vous unissiez, toutes les victimes de l'Autorité et de ses serviteurs, pour opposer votre violence prolétarienne à la force publique des gouvernants.

Celui-là a été vite amnistié

Le Ministère de la guerre communique la note suivante :

« Le général Nollet, ministre de la Guerre, va déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi réintégrant dans les cadres sans limite d'âge le général Sarraill. »

« Le Gouvernement entend accomplir ainsi un acte de justice. »

« Le général Sarraill a, en effet, rendu ses services éminents au pays comme commandant en chef des armées alliées à Salonique. Il est le seul des officiers généraux, ayant commandé en chef devant l'ennemi atteints par la limite d'âge, qui n'ait pas bénéficié des dispositions de la loi. »

Pourquoi ne pas dire carrément que le Bloc des Gauches case ses créatures.

BOURRIQUES ET FLICS...



... Au service de tous les gouvernements.

LES LENDEMAINS DE GUERRE

Deux débardeurs aux Halles jouent du couteau

L'un est tué

Dans la nuit de lundi à mardi, vers 3 heures du matin, un de ces drames navrants, parce que sauvages et stupides, se produisit à l'angle des rues Berger et Saint-Denis.

Deux débardeurs qui travaillaient ensemble dans la journée et qui se disputaient fréquemment s'étaient rencontrés dans un bar près le square des Innocents. Ils ne tardèrent pas à renouveler leurs disputes et s'apprirent à en venir aux mains quand le patron de l'établissement les invita à sortir.

Tous deux s'en allèrent s'expliquer au carrefour des rues Berger et Saint-Denis.

La scène fut rapide. Lenormand, sorti un couteau et le plongea dans le dos de son adversaire, Albert Duhamel.

Le malheureux s'affaissa le poumon perforé. Relevé sans connaissance, il fut transporté à l'Hôtel Dieu où il est mort dans la journée.

Lenormand se laissa arrêter sans résistance et on le conduisit au commissariat des Halles où il se refusa à donner une quelconque explication de son geste.

L'explication, pour nous, est bien simple : On a appris pendant cinq ans à des hommes à jouer du couteau comme « nettoyeurs de tranchées » ; on décorait ceux qui accomplissaient le plus de ravages avec le « surin » — et maintenant qu'ils ont pris l'habitude de cela, ils sortent le couteau à propos de n'importe quoi.

Dans ce drame navrant, les coupables sont les gouvernants criminels qui firent de l'assassinat un fait glorieux.

Et Lenormand, comme Duhamel, n'est qu'une victime lamentable de ces dirigeants.

L'hypocrisie des fauteurs de guerre

L'Albanie qui a subi depuis 1914 cinq invasions et dont plus de trois récoltes ont été déficitaires se trouve actuellement dans une misère grande.

Le gouvernement français dont plusieurs de ses membres furent ministres pendant la guerre ne trouve rien de mieux pour venir en aide aux créve-la-faim d'Albanie que de participer à une fête à vingt sous d'entrée. Et hier il se faisait voter par les Chambres, pour son brigandage en Ruhr, trente-trois millions.

Entre grands du jour

La reine d'Espagne a reçu à midi, à l'Hôtel Maurice, où elle est descendue, la visite de M. Gaston Doumergue, président de la République.

A une heure a eu lieu, à l'ambassade d'Espagne, un déjeuner auquel ont été invitées les personnes dont les noms suivent :

M. et Mme Herriot, le général Gouraud, M. Louis Barthou, lord Crewe, ambassadeur d'Angleterre, etc...

Au dessert, M. Herriot ne dut certainement pas entretenir la reine d'Espagne du malheureux Acher toujours dans l'attente de la mort. Il la chargea simplement, n'en doutons pas, de ses respects pour son collègue Primo de Rivera.

Mais que vont dire les pauvres diables d'électeurs qui ont cru sincèrement travailler pour le progrès en votant le 11 mai pour le Cartel des Gauches ? S'apercevront-ils enfin que « plus ça change » plus c'est la même chose et que le bulletin de vote ne peut aboutir à rien d'autre qu'à un changement de personnel dans les sphères gouvernementales.

La grève des boulangers

Avant-hier la Commission d'évaluation au prix du pain avait accordé aux patrons boulangers et d'après le barème, un taux de prime de cuisson de 31 francs par quintal, soit une augmentation de 5 fr. 50 par prime.

On aurait pu croire qu'après cela les patrons accorderaient généreusement l'augmentation minimale de 0 fr. 85 qui leur était demandée par les ouvriers. Il n'en est rien. Les patrons, qui ne sont pas encore contents, veulent faire porter la prime de cuisson à 38 francs. Ils n'ont pas fait la grève, mais ils veulent être des premiers à en retirer bénéfice. Ils penseront ensuite aux ouvriers boulangers. Ils proposent bien à ceux-ci une augmentation partielle. Mais cette augmentation ne suffit pas aux ouvriers. Le prix de la vie se contente-t-il d'augmenter un peu ? La viande et les haricots sont-ils à bon marché ? Pourquoi les ouvriers boulangers dont la vie près des fours et dans la poussière de farine est terriblement anémiant seraient-ils obligés de travailler seulement pour enrichir la bourse des boulangers cossus. Il est temps de se souvenir, pour le bon motif des salaires, de la très vieille chanson : « La boulangère a des œufs qui ne lui coûtent guère. »

Les ouvriers ont tenu hier après-midi leur meeting à la Bourse du travail. Bousquet, Bouville, Guinot et d'autres orateurs expliquèrent la situation et protestèrent contre les journaux bourgeois qui tentent à faire croire que l'augmentation des salaires est cause d'une éventuelle augmentation du pain.

Aujourd'hui, réunion de tous les grévistes à 15 heures, à la Bourse.

La grève des boulangers de la région parisienne a été un signal pour toute la France. Dans beaucoup de grandes villes, à Marseille, à Lyon, des efforts ont été faits et, en certains endroits, des résultats ont été obtenus.

Le syndicat des ouvriers boulangers de Lille et de la région a adressé au ministre du Travail, une protestation véhémentement contre l'abrogation de la loi du 28 mars 1919 et la réglementation actuelle du travail de la boulangerie.

Les patrons veulent leurs 38 francs alors qu'il a été démontré qu'avec les 34 accordés, ils peuvent donner satisfaction à leurs ouvriers.

La hausse du prix du pain ne peut provenir que de la hausse des farines et non de l'insignifiante augmentation des salaires.

Dans le Morvan

L'arrive de voyage. Je viens de passer quelques jours dans le bas-Morvan, dans ces belles plaines du Bazois qui renferment tant de richesses.

Quel ravissant paysage pour celui qui cherche à vivre quelques heures d'extase et de calme loin des hommes, loin de leurs passions, de leurs ambitions et de leurs luttes fratricides !

Partout où le regard se porte, ce ne sont que prairies verdoyantes, champs à la robe d'émeraude, forêts immenses et hautes étiendant leur sombre manteau sur une nature domptée et animée par le labeur des hommes.

Est-ce le sentiment de pouvoir goûter un peu de repos, d'oublier pour un moment la pauvrete, l'atmosphère fougueuse et haineuse des cités du métal ?

Où bien est-ce le charme du pays natal, le vivant souvenir des jours lointains de notre jeune et naïve enfance vécue dans la paisible féerie des années laborieuses d'avant-guerre ?

Je ne sais. Toujours est-il que j'ai éprouvé une joie profonde à revivre le passé durant ces quelques jours de paix et d'ivresse.

Quels horizons se découvrent à la pensée lorsque seul en face de l'immensité déserte, on reprend à rêver à ce qui fut hier, à songer aux illusions mortes maintenant, qui jadis ont bercé notre adolescence !

Oh ! qui nous dira jamais la sauvage volupté qui embrasse le cœur, quand celui-ci est étreint par l'angoisse, et aussi la douceur enveloppante des nuits ?

Cela est peut-être naïf, sentimental, bête même ; mais j'aime songer, rêver, communier, me confondre avec l'irréel, parmi la lividité des soirs qui tombent, qui lentement couvrent de leur ombre — ombre où fulgurent parfois des lueurs de pourpre — l'agonie du jour.

Je suis allé le 24 juin à la ville voisine, à Châtillon-en-Bazois. C'était jour de loup.

Sur la grand-place, le long du canal, sur le vieux champ de foire de la région, il y avait grande animation. De toutes les communes, de tous les hameaux, de toutes les fermes environnantes, maîtres et valets, fermiers, métayers et domestiques, étaient accourus en grand nombre. Jour de foire unique dans l'année, car contrairement aux autres jours de marché où l'on ne vend que du bétail, cette fois c'étaient des hommes qui venaient vendre leur labeur de l'année à d'autres hommes qui avaient besoin de ce labeur. Que ce soit à la ville ou à la campagne, partout on retrouve l'exploita-

tion capitaliste, partout on se heurte à ces deux catégories sociales qui symbolisent l'ancien système économique : vendeurs et acheteurs de travail.

Il y avait longtemps que je n'étais point revenu sur cette place où jadis j'avais, moi aussi, tant de fois vendu ma chair et mon travail, où je m'étais fait esclave durant tant d'années en échange de quelque argent. Depuis 1914, j'avais déserté le vieux champ de foire, muet témoin de ma misérable jeunesse, comme celle de tant d'autres, comme celle des parias de la terre.

Et je me suis alors rappelé hier, je me suis rappelé le passé. Je me suis revu à l'âge de douze ans où il faut gagner sa vie, et avec les quelques sous péniblement ramassés, soutenir aussi l'existence chancelante des vieux, des vieux que le labeur de la terre a courbés, cette terre qu'ils ont fécondée avec leur sang, leur sueur et leurs peines, et dont par une amère ironie ils ne peuvent partager les fruits lorsqu'ils sont vieux et usés — parce que la terre ne leur appartient point.

Quelle malédiction pèse donc sur les enfants d'Abel pour que ce soient toujours les Cains qui dominent, et frustrent le pauvre de son travail !

Où, je me suis remémoré le passé. J'ai revécu ma vie d'autrefois où en haillons, sous un soleil de feu ou sous la bise glaciale d'hiver, pendant seize à dix-sept heures par jour, sans trêve et sans repos, il me fallait fournir un labeur exténuant.

L'existence était rude et les maîtres étaient durs à cette époque-là. La nourriture était grossière aussi ; seul, le ver de vin du dimanche égayait la monotonie des autres jours.

Pour couchette, la paille de l'étable ; où dans des fermes plus privilégiées, le lit de fortune installé dans l'écurie. On se dédommageait par des chansons ou des contes, des légendes presque millénaires racontées le soir au coin du feu par les vieux. On suppléait à la nourriture en gobant des œufs ou en tétant tout comme de jeunes vaches les vaches à l'étable ou dans la prairie.

Quels souvenirs que d'évoquer, de remuer tout ça !

Mais même dans l'infortune et le malheur, on trouve-nous pas un certain plaisir ? On ne savait rien, on ignorait tout, on ne pensait pas. N'étions-nous pas plus heureux qu'aujourd'hui que nous savons, et que le néant de la vie nous épouvante ?

En parcourant la grand-place de Châtillon mardi dernier, je me suis aperçu qu'il y avait quelque chose de changé, que le passé disparaissait de plus en plus devant l'invasion des temps présents. 1914... 1924... dix années seulement ; et pourtant, toute une révolution s'est accomplie pour les travailleurs de la terre.

Avant la guerre, l'abondance de la main-d'œuvre influant sur les salaires, l'existence de l'ouvrier agricole était très précaire et incertaine aussi. Le travail manquait souvent, et celui-ci était dans une gêne fort voisine de la misère.

Aujourd'hui, la situation s'est transformée. Il y a eu la guerre qui d'abord a fauché impitoyablement dans les rangs des producteurs du sol ; ensuite, l'exode vers les villes qui a sensiblement éclairci la main-d'œuvre des campagnes.

Loin de moi l'idée d'opposer la campagne à la ville, et de montrer que le paysan est responsable de la cherté de la vie. Il n'y a que les journalistes de la bourgeoisie pour affirmer de semblables stupidités. Non !

Mais je dois bien reconnaître la réalité du fait qui s'est produit dans le Nivernais : que le salariat du travailleur agricole a plus que sextuplé sur le salaire d'avant-guerre. J'en ai dit les raisons principales déjà : raréfaction de la main-d'œuvre régionale par suite de la guerre et de l'exode de la jeunesse. C'est une des lois fatales de l'économie capitaliste, que plus un produit de main-d'œuvre.

Certes, ce n'est pas dans cet article que je déduirai d'un pareil état de choses les enseignements qui s'imposent pour nous, ainsi que les considérations sociologiques que nous devons en tirer. Très prochainement, je me propose de le faire pour démontrer que cette urbanisation des campagnes est un facteur révolutionnaire de premier ordre, et présage pour le capitalisme et la civilisation bourgeoise les jours de déchéance et d'effondrement.

En examinant notre époque à la lueur des événements et des faits sociaux qui ont marqué le déclin du monde romain, nous pourrions nous apercevoir que la période actuelle caractérisée bien les violents bouleversements qui s'annoncent déjà de toutes parts. Hâtons-nous donc de comprendre le sens tragique des jours qui viennent pour pouvoir faire face aux forces de fatalité qui peut-être, nous dépasseront demain dans leurs déchaînements !

Le soir, avant de regagner mon village, alors que la fête battait son plein, et que la jeunesse des environs s'amusaient joyeusement, je me suis attablé avec les vieux compagnons de labeur de mon enfance, dans une petite auberge tenue par un vétéran d'avant-garde débabusé maintenant par la stérilité des luttes politiques. Je suis toujours ému lorsque je discute avec lui, car je ne puis oublier qu'il fut un de ceux qui m'initierent jadis aux doctrines socialistes et communistes. Il s'est montré heureux des progrès réalisés par son élève, et quand je lui eus démontré mon évolution intellectuelle, évolution basée sur des certitudes sociales et sur la dure expérience de la vie qui s'apprend tous les jours, il m'avoua que la théorie syndicaliste libertaire était la seule logique et la seule positive, et que s'il n'était point trop vieux, il agirait de même que moi.

Il y avait là de vieux bûcherons, ces fils des grands bois, aux figures hâlées par le soleil et les intempéries, tous socialistes ou communistes, ou syndicalistes. Ils furent charmés de me revoir ; je ne l'étais pas moins, d'autant plus que la tolérance est une de leurs plus belles qualités. Ils ne peuvent comprendre le sectarisme et le fanatisme d'ici. Accablé de questions, je dus répondre à tous et à toutes ; pendant six heures, de neuf heures du soir à trois heures du matin, il me fallut montrer l'âme qui nous sépare des politiciens, pourquoi nous combattons les communistes, pour quelles raisons nous dressons notre critique

PARMI LES LIVRES

Bien des bouquins traînent sur ma table : des noms prometteurs, des titres attirants. Quelques œuvres des « as » de la littérature, plus ou moins habiles ; des pages plus ou moins humaines, malgré la « littérature » qui les pourrit. Parmi eux aussi, quelques rudes bouquins, peu connus, trop peu. Et dont je vous entretiendrai aux prochains loisirs.

Mais aujourd'hui, seule, cette couverture rouge m'attire. Voici plusieurs jours que je la traîne avec moi, partout, au travail à table d'hôte dans le train, chez les amis. Partout, je montre ce livre, j'en lis des passages, je cherche à y intéresser le plus de monde possible. Peine perdue. Le plus souvent.

Comme pour l'amnistie, hélas ! Qui donc élève la voix, pour les inconnus, ces héros sans tâche ? Qui parle encore des bagnards depuis que l'enquête d'A. Londres est terminée ? On a nommé une commission : ça ne suffit pas !

Où, qui parle encore des bagnards, innocents ou coupables ? Qui ose s'intéresser à ces réprouvés ?

Voilà pourquoi je veux aujourd'hui soulever hors du tas ce gros livre sans prétention, écrit par un survivant des bagnes de Marianne. Un gros bouquin de 360 pages, sous une couverture rouge brique : *Comment j'ai subi quinze ans de bagne*, par Antoine Mesclou (chez l'auteur, 79, rue de Gergovie, Paris 14^e).

Hors du tas de littérature, veux-je le tirer. Et aussi hors de la littérature. Car des professionnels vous diront que c'est défectueux certains et nombreux. Certes, je n'y contredis point. Moi-même, j'y ai remarqué au passage mainte phrase lourde, embellie, mainte faute de grammaire pure. Et puis après ! Et que m'importe à moi ! Il aurait fallu, direz-vous, que l'auteur de ces mémoires soumette son manuscrit à quelque « huile » du monde littéraire, pour le raboter un peu, en enlever les aspérités trop rudes, en polir les faces ?

Je ne suis pas du tout sûr du résultat. Un ouvrage impeccable, d'une écriture sans reproche, mais fade, mais ennuyante, aurait-il gardé la puissance d'évocation, la simplicité bonhomme, si prenante, le pathétique que tu es si douloureux, de ces pages primitives. Je suis persuadé que non. Et pour ma part, je loue fort A. Mesclou de nous avoir livré tel quel ce passionnant bouquin.

« Je me revois, dit-il quelque part, les longues heures de la nuit, écrire avec mes pauvres moyens primaires, mais avec tout mon cœur d'homme sensible et épris de justice, mes impressions du jour, fier mes espoirs en un avenir moins douloureux. »

Le fait est que ces notes prises au jour le jour ont une singulière puissance d'évocation. Et quelle foi, quelle ténacité, quel vivace et insurmontable espoir devait posséder cet homme, condamné injustement à six ans de travaux forcés par un tribunal, hélas ! semblable à tous les tribunaux.

« Une sorte de saint laïque, a-t-on dit de lui, épris de justice, comme on adore un Dieu. » La définition me semble fort judicieuse. Et même, si on n'est pas toujours complètement d'accord avec un tel bonhomme, il reste qu'il mérite notre cordiale sympathie. Même quand il paraît le plus enclin à dégoûter. Ainsi racontait-il qu'il fut caporal dans l'infanterie de marine. Mais cet étrange caporal bouleversait toutes les traditions, populaires aussi bien que militaires, ne prétendait pas être servi le dernier, après tous les hommes de son escouade ! Je vous le dis : un type qui serait capable de rendre les casernes habitables !

(Relisant ce passage, je retrouve celui où l'auteur s'excuse par avance des défauts littéraires de son bouquin. Et je ne puis mieux faire que de citer aussi pour clore le bec à nos littérateurs, amoureux transis des belles phrases et des putains à héritage. Ecoutez donc ces lignes frustes, jallies du cœur d'un homme : « C'est sans aucune préoccupation littéraire que j'écris. Le primaire que je suis n'y étant nullement préparé n'y prétend point et l'homme pratique, l'ouvrier que je suis également aurais préféré employer son temps à édifier de ses mains et de ses deniers une maison pour ceux qui n'en ont pas, s'il en avait eu les moyens. »)

Mais je ne veux pas plus longtemps affaiblir de mes commentaires ce rude et franc bouquin. Voici, parmi les histoires de bagne, une page qui fera mieux comprendre que toutes les analyses :

C'est maintenant, jeune paysan de dix-neuf ans, condamné à quinze ans pour avoir tué un garde-chasse.

Du même convoi que le mien, nous étions dans le même bagne, La Loire.

Là, déjà, je voulais connaître son histoire. Avec son accent drôlatique, maintenant, qui était évidemment d'esprit borné, était

impitoyable envers les dirigeants de la révolution russe.

En somme ce fut une belle soirée, ou plutôt une belle nuit de propagande ; et lors que je fus sur le point de partir, ces rudes enfants des forêts du Morvan me firent promettre de revenir organiser des conférences dans la région.

Les travailleurs de la campagne ne sont pas rebelles à nos idées, et ils les comprennent clairement. Seulement, il y a beaucoup à faire, car jusqu'à ce jour, ils n'ont pu être touchés que par les politiciens.

Les anarchistes se doivent, pour ne point faillir à leur mission qui est d'éclairer le plus grand nombre possible de cerveaux, d'étudier les moyens qui leur permettront de pénétrer le prolétariat du sol.

Mais pour que la semence devienne féconde, pour que la récolte soit abondante, il faut que les propagandistes anarchistes connaissent à fond l'âme des travailleurs de la région qu'ils sont appelés à parcourir.

C'est là, la seule tâche sérieuse qui puisse nous permettre de faire du bon travail.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, on n'a guère tenu compte de ce facteur primordial. Espérons, qu'à l'avenir, nous saurons nous en emparer !

J. BAILLOT.

le jouet des dessalés, et la tentation des pervers.

Au demeurant honnête, dans la simplicité de son être.

— Est-ce toi qui as tué le garde ? lui demandai-je comme amicalement, après de longs préambules pour l'apprivoiser, car les agaceries et les attouchements continus dont il était victime le rendaient méfiant à tous égards.

— Non. C'est pas moi.

— Et comment, alors, l'a-t-on condamné ?

— Je braconnais, et c'était connu.

Mais par un sentiment que je ne m'expliquais pas, il ne voulait donner aucun détail sur son affaire.

De loin en loin, sur le camp de Saint-Laurent, je finis par lui arracher la vérité, car j'avais obtenu sa confiance par de menus services désintéressés que j'avais pu lui rendre.

Ce jour-là, ils étaient partis deux à la chasse. Un vieux garde les avait surpris.

Son compagnon, un homme de trente ans, marié, père de famille, dans la discussion qui suivit, tua le garde d'un coup de fusil.

Maintenant aimait comme un grand frère le meurtrier.

Il se laissa condamner pour le sauver, lui, qui réprouvait l'acte.

Mais est-ce que je pouvais le laisser venir au bagne ? Et sa femme, et ses gosses ? Et puis, il était si bon copain pour moi.

— Et si tu avais su ce qu'était le bagne ?

Te serais-tu laissé condamner ?

— Ah ! dame !... Et maintenant n'osa point me dire toute sa pensée, mais il ajouta : « Maintenant c'est trop tard, et je ne voudrais pas qu'il vienne là. »

Pauvre enfant ! Il fut littéralement violé par d'ignobles brutes, malgré une défense terrible, au blockhaus des punis, où pélemêle cette simple et franche nature avait été livrée aux sadiques pèderastes qui, sur le camp, le poursuivaient en vain.

Il se plaignit au médecin en disant, et je demande pardon au lecteur de rapporter le terme cru, mais le but de cet ouvrage l'exige : « Monsieur le major, y m'ont crevé le boyau. » Vaine plainte. Le médecin pouvait-il s'intéresser à toi, pauvre enfant, à toi plus qu'aux légions de ceux que leur faiblesse fit la proie d'un vice éhonté, sous l'œil indifférent, sinon complice, de l'administration pénitentiaire.

Les jurés de la cour de l'Orne n'avaient certainement pas prévu ce crime engendré de leur ignorance et de leur incapacité.

Car le fait que le corps du garde, un homme de soixante-quinze à quatre-vingts kilos, paraît-il, avait été traîné assez loin de l'endroit où il avait été tué, avait attiré l'attention du juge instructeur.

Maintenant, de force plutôt médiocre, avec un bras affaibli par un accident grave, ne pouvait avoir assumé pareille tâche.

Les juges avaient des doutes, combien justifiés.

Maintenant, à qui j'avais arraché mot par mot, à intervalles assez longs, son secret, me fit promettre de ne rien révéler de son sacrifice.

Je n'avais qu'à m'incliner, car je ne pouvais rien faire sans compromettre le coupable.

Et puis la parole des condamnés n'est-elle pas deux fois suspecte, eu égard surtout au respect de la chose jugée.

Je restai de longues années sans revoir maintenant, libéré aujourd'hui, et qui s'était établi jardinier lorsque j'ai quitté la Guyane.

Que dire de plus ? Rien.

Sinon que j'espère bien une chose : que les lecteurs du *Liberateur* feront à cet humble bouquin le succès qu'il mérite et la publicité aussi que ne lui feront pas les organes littéraires dont le silence est d'or !

Les lecteurs du *Liberateur* feront à cet humble bouquin le succès qu'il mérite et la publicité aussi que ne lui feront pas les lecteurs, lisez-le tous.

Maurice WULLENS.

Legronnement alsacien

C'est sous ce titre que Maurras nous fait pressentir les prochains éclats du tonnerre catholique d'Alsace. A lire la résolution très ferme prise par les hommes et les jeunes gens de Mulhouse le 29 juin, on se sent pris d'un véritable frisson et l'on se dit qu'avec l'aide du Baudet et des aliénés de la rue de Rome, l'ère des guerres religieuses va se rouvrir à nouveau pour notre pays.

En effet, cette résolution nous apprend qu'ils « sont décidés, si la prudence politique n'empêchait pas les chefs responsables du gouvernement d'exécuter leur criminel dessein, de s'y opposer avec toute leur vigueur alsacienne, fut-ce même au prix de leur sang ».

Nous sommes heureux de voir tant de virilité chez les catholiques alsaciens, et nous ne souhaiterions qu'une chose : c'est que les jeunes gens de Mulhouse, lassés de protester dans le forcheon de l'A.F., se servent de moyens efficaces pour défendre leur religion et leur foi contre les « odieux laïques » de la III^e République. Par malheur pour eux, nous pensons sincèrement que le temps des guerres religieuses est passé et que tous les efforts de Maurras n'arriveront jamais à les rallumer. Certes, l'idéologie de la monarchie voudrait bien pouvoir faire revivre une guerre mystique du catholicisme qui redonnerait pleins pouvoirs à la religion, mais ces jours ne reviendront plus. On ne recommence pas les échecs du passé.

Au "Grenier Gringoire"

Notre camarade Ch. d'Avray nous prie de dire que, contrairement aux bruits qui ont couru, le *Grenier de Gringoire* restera ouvert durant tout l'été. D'Avray prenant un repos d'un mois bien mérité, les copains y entendront quand même la bonne chanson révolutionnaire qu'on était accoutumé à venir entendre au *Grenier*, seul cabaret de propagande et d'art éducatif.

AUX HASARDS DU CHEMIN

La Vie des Lettres

Un livre sur Lénine

L'accueil fait par la presse au Lénine de M. Isaac Don Lévine, est assez caractéristique. Les critiques de droite, estimant que la figure du dictateur russe y était analysée avec trop de sympathie, ont gardé un silence prudent. Les journaux communistes, d'autre part, trouvant que dans ce livre étaient faites trop de restrictions sur leur idole, ne lui ont pas fait la moindre publicité.

Et pourtant, le livre de M. Isaac Don Lévine — outre qu'il semble impartial — est aussi passionnant qu'un roman.

L'auteur sait conter. Et qui ne s'intéresserait au récit de la vie étrangement forte des révolutionnaires russes d'avant la révolution, qui promenaient par le monde leur indestructible confiance en des jours meilleurs ? M. Isaac Don Lévine montre le rôle de Lénine parmi ceux-là. Il montre la volonté d'acier de ce petit homme trapu, insignifiant d'allure, qui supportait avec une indifférence exemplaire le dénuement des émigrés.

Mais si M. Don Lévine sait faire ressortir les qualités de Lénine : sa volonté, sa puissance de travail, son désintéressement, etc., il n'est pas aveugle. Le faible de Lénine — ou sa force peut-être — était assez exactement défini par Minsky : « On pouvait dire que Lénine vivait hors de sa personnalité propre. Et c'est pourquoi il n'eut jamais d'amis intimes. C'était un dévot tout entier consacré à son culte, un ermite plongé dans ses vœux. Il ne rencontrait d'autres personnes, il ne les quittait que pour des raisons de parti. Les hommes et les circonstances ne lui étaient rien que des moyens pour parvenir à ses fins. » Et de Minsky également ce portrait de Lénine : « Celui qui pour la première fois rencontra cet être dégingandé, pauvrement vêtu, aux épaules déjà courbées, à la tête chauve, avec son masque mongol impénétrable et ses mouvements lents, l'aurait pris pour un petit rond-de-cuir et n'aurait jamais imaginé qu'il se trouvait en face d'un des fous les plus audacieux, les plus adroits et les plus opiniâtres de notre temps. Ce n'était qu'après avoir scruté les yeux étroits au regard si aigu et l'inoubliable sourire, qu'on pouvait deviner l'extraordinaire puissance de volonté dissimulée sous les traits assez ordinaires de ce visage. » Fou ? dit Minsky. Non, autre chose. Nous y reviendrons plus bas.

Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit condonier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vivait très simplement. Lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils me payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnais une paire de lourdes bottes de paysan que je renforçais de gros clous. »

« Camarade Lénine, lui dis-je, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

« L'orateur communiste, tourné vers la gauche, semblait percuter les consciences des socialistes ».

On croirait entendre un Barrès s'écriant : « Nos canons, tournés vers l'ennemi, font des vides profonds parmi leurs rangs ».

Non ! vraiment, assimiler Thiers à Lénine, à un obscur qui envoie des percutants au milieu de la gent crocodile et socialisante, il faut avoir l'esprit obnubilé par les vapeurs montmaffroises ou crétinisé par le credo de l'orthodoxie cachinesque.

Il nous faudrait un François Villon pour tourner en dérision les gens du 142 et nous faire rigoler un brin. Ils en feront tant qu'ils disparaîtront un beau jour dans une crise de rigolade générale.

Où le citoyen Delhay semble mériter une bonne douche, c'est lorsqu'il nous dit au sujet de Cachin « qu'il réalisait la formule d'un poète à donnée du sublime, la mesure dans la force ».

Cela passerait encore pour un Jaurès qui fut un véritable orateur, digne des grands orateurs de l'antiquité, mais pour un charlatan, un fanteche, un démagogue comme Marcel, cela dépasse notre pauvre intelligence petite bourgeoise.

Allons, Delhay, serais-tu devenu par hasard le petit nègre de la boîte, qui doit lécher les boîtes de son maître afin de pouvoir vivre pour que tu nous pondes de telles aneries ?

Des formules périmées.

Compère-Morel veut bien se donner la peine de nous apprendre dans l'*Œuvre* que la « violence théorisée » est une formule périmée et synonyme de « barbarie ». Nous voulons bien lui faire remarquer ainsi qu'à ses amis civilisés qu'il y a en effet quelque chose de périmé ; et que ce quelque chose est la salade radicalo-socialiste, ce fantasme fatras de stupidités qui nous enseigne que les moutons peuvent parfaitement paître au milieu des loups, à la seule condition de se choisir de bons bergers S.F.I.O. et de bons bouledogues, genre Herriot et Paimlévé.

Ah ! ce vieux Compère, il n'aime pas la violence. C'est qu'au cours de sa longue vie de politicien et de requin aux longues dents et à la machoire vorace, il a eu le temps de s'assagrir et de trouver que le système social a tout de même du bon pour les malins. Eh bien ! nous préférons, nous autres, à la civilisation, à la politesse, à l'hypocrisie, aux mensonges des partis et des politiciens de tout acabit, la barbarie, la violence, la brutalité et la sauvagerie des producteurs qui, eux, veulent détruire la façade de votre civilisation de gredins et de fourbes.

Ils font tout révolutionnairement.

Ce P. Vaillant-Couturier est impitoyable. Ecrivant avant-hier dans l'*Humanité* sur le vote des crédits opérés la veille à la Chambre, il n'a pas senti le ridicule de cette phrase : « Seuls à l'extrême gauche, contre tous les serviteurs de la bourgeoisie enfin réunis, les communistes ont VOTE REVOLUTIONNAIREMENT, en accord avec leurs déclarations publiques et conformément aux principes de Guesde, de Jaurès et de Vaillant. »

On pourrait tout d'abord faire observer que les principes du vieux parti de Guesde et de Vaillant n'ont pas empêché l'un d'être ministre de guerre, l'autre de mourir dans la peau d'un patriote effrené.

Mais il ne s'agit point de cela, aujourd'hui. Nous voulons simplement démontrer que de l'aveu du parlementaire bolcheviste il n'est pas difficile de se conduire en révolutionnaire puisque les députés de son parti agissent révolutionnairement en votant.

Tout de même, qui aurait cru cela ? N'allo-nous pas apprendre bientôt que les as moscouitaires se conduisent révolutionnairement dans leurs moindres gestes, même dans celui très discret que personne n'évite.

Bourreaux, va !

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 h. 15 : Aïda.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Madame Butterfly.

TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Rêve de Valse.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. 30 : La Parisienne ; l'Enigme.

ODEON. — 20 h. 30 : La Vie publique.

RENAISSANCE. — 21 heures : La Captive.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Mon Bébé.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

THEATRE DES ARTS. — Relâche.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Les jupes larges

ATRAVERS LE MONDE

ALLEMAGNE

LE RAPPORT DES EXPERTS

Berlin, 1er juillet. — Devant la Commission du Landtag bavarois, le ministre du Commerce, von Meinel, déclara que les experts ont comparé à tort l'économie allemande de 1914 avec celle de 1923. Ce ne sont pas là deux choses comparables, car il y a eu la guerre dans l'intervalle. Entre deux maux, l'Allemagne choisira le moindre. Elle fera de tirer le maximum de profit du rapport des experts. L'orateur a ajouté que le vice-président de la Reichsbank, Gieseler, avait déclaré qu'on ne pourrait pas répéter l'expérience du Renten-Mark sans risquer de provoquer les mêmes résultats désastreux qu'avec une nouvelle inflation.

LA PROLONGATION DES ACCORDS AVEC LA M. I. C. U. M.

Berlin, 1er juillet. — Aux termes des pourparlers qui se sont prolongés hier soir jusqu'à 11 heures et demie du soir, les représentants de la M. I. C. U. M. et de la Commission d'étude ont abouti à un accord. Les contrats seront prolongés à partir du 1er juillet jusqu'à l'entrée en vigueur du plan des experts ; en revanche, le charbon a été réduit de 75 pour cent et les taxes d'importation et d'exportation diminuées de moitié. Les taxes sur les produits secondaires ont été abaissées à 10 pour cent et les quantités à livrer à 10 pour cent pour le benzol, à 6 pour cent pour la poix et, pour les autres produits, à 8 pour cent.

La Commission des Six a déclaré expressément avant de signer l'accord que la prolongation des contrats pour le mois d'août dépendra de la situation financière. Elle négociera prochainement avec le cabinet du Reich et elle s'est réservée le droit de dénoncer les contrats avant le 31 juillet au cas où les pourparlers avec le cabinet du Reich ne permettraient pas de trouver un moyen de financer l'opération.

ITALIE

AUTOUR DE L'ASSASSINAT DE MATTEOTTI

Rome, 1er juillet. — Suivant une information de la « Stampa », le sénateur Bergamini, ancien directeur du « Giornale d'Italia », qui fut dernièrement victime d'une agression dont les auteurs ne purent être découverts, vient de faire une déposition intéressante. Le sénateur, examinant, en effet, les photographies des assassins de Matteotti, aurait reconnu dans les traits de Dumini l'un de ses agresseurs. Une confrontation aura lieu sous peu.

ATRAVERS LE PAYS

UNE FILLETTE EST BROYÉE PAR UN ARBRE DE TRANSMISSION

Senlis, 1er juillet. — A Nogent-sur-Oise, à quelques kilomètres de Senlis, la petite Juliana Van Droogenbroeck, 3 ans, s'amusa sur un tas de sable, dans une bruyère. Quand sa mère revint, peu après, elle aperçut les effets de l'enfant enroulés autour de l'arbre de transmission d'une presse mécanique marchant à 60 tours à la minute. La malheureuse chercha son enfant et la découvrit sous l'arbre de transmission, complètement nue, le dos défoncé.

Transportée chez ses parents, la fillette, qui respirait encore, succomba quelques instants après à une hémorragie interne causée par l'écrasement du thorax.

UN ENFANT NOYÉ

Vesoul, 1er juillet. — Le jeune Julien Gerphagon, de Vitrey, qui allait prendre un bain dans la Mance, glissa dans la rivière et fut noyé.

UN BRELAN D'ACCIDENTS

Perpignan, 1er juillet. — Jean Laurenco, âgé de 21 ans, qui regardait une course cycliste, fut tamponné par un coureur et grièvement blessé.

M. Vincent Ribes, âgé de 70 ans, est tombé sous une camionnette et fut grièvement blessé.

Une voiture automobile postale, conduite par M. Thorent, est entrée en collision avec un camion. Les dégâts sont importants. Les deux conducteurs sont légèrement blessés.

A la « Famille Nouvelle »

Le personnel en grève continue son action. Avant-hier, il s'est rendu devant le restaurant de la rue de Crimée, où il a pu constater que les communistes n'abandonnent rien de leur attitude immorale. Ils vont de lacheté en lacheté. Où s'arrêteront-ils ?

La distribution des tracts n'eût pas le don de plaire aux deux gérants orthodoxes : Mathieu et Alaphilippe. Faut-il penser que leur conscience n'est pas tranquille et qu'ils sont tenaillés par la peur ou le remords ?

Le « Communiste » Alaphilippe appela l'agent de service et le somma de demander à Louise Henonel si elle avait le permis de la préfecture pour distribuer des tracts.

L'agent dut s'exécuter et pria la camarade de le suivre au poste, après s'être assuré qu'elle n'avait pas ce permis en sa possession.

Contrairement lui a été dressée pour cette infraction à la loi, sur la dénonciation de Alaphilippe.

Au même instant les communistes distribuèrent eux aussi des tracts où ils répandaient leurs mensonges et leurs calomnies contre nous. Les agents étaient loin de penser au délit de la distribution. Il a fallu un communiste pour les rappeler au respect de la loi bourgeoise qu'ils invoquent continuellement.

Et cela nous remet en souvenir un autre fait.

Dans les trois votes du cercle où ils furent battus, les communistes soulèveront le cas de « contestation », pour n'avoir pas à se soumettre à ces votes qui les dépossédaient du pouvoir de direction.

Soulèver le cas de « contestation » ? Pense-t-on à l'énormité d'une telle félonie ? La contestation est le recours implicite à la loi, à la justice bourgeoise.

Dans une coopérative, comme dans toute organisation ouvrière, rien ne se fait en conformité d'expressions de la loi. Nous donnons à ces organismes un but social, nous leur assignons une fonction idéale dans la société de demain. Ce sont donc des institutions ouvrières où tout est conventionnel, est contractuel. Si une coopérative veut rester sous l'égide de la loi, elle ne doit pas sortir du cadre commercial.

Or les communistes ont signé avec nous, ces conventions contractuelles qui constituent la société elle-même. Ils en respectent les clauses tant qu'ils sont les maîtres et ils les « contestent » quand un vote les infériorise.

C'est un droit qu'accorde la loi à tout citoyen. Mais l'invoquer en tant que communiste et en point de vue communiste, c'est non seulement une énormité, c'est une « trahison ».

Pour les communistes il n'y a désormais que la loi bourgeoise qui compte. Nous savons qu'avec eux nous n'aurons plus à compter sur leur signature ni sur leur parole. Pour invoquer la loi ils soulèveront toujours le cas de « contestation ».

Je tiens, sans me laisser entraîner à une polémique avec eux, à répondre, sur un fait particulier, au tract injurieux et calomnieux qu'ils ont distribué hier.

Ils y déclarent que c'est le « Conseil d'administration » qui gère la société. Et, par là, ils s'attribuent tous les mérites. Ils ne sont pas modestes les copains ! Je dois leur dire pourtant qu'ils en ont menti.

Pour gérer un restaurant il faut un gérant. Le bon sens veut que ce soit lui qui soit le gestionnaire de ce restaurant, puisque c'est lui qui en a la responsabilité, qui le dirige et le met en valeur. Or, la gestion d'un restaurant repose sur ces deux principes fondamentaux : « l'achat et la répartition ». Je ne saurais dire d'ailleurs là-dessus.

Je pose donc ces deux questions à tous les communistes de la « Famille » : Qui achète ? qui répartit ? Le gérant va lui-même acheter aux halles. C'est lui-même qui assure la répartition. Le travail des halles n'est pas une mince affaire. Celui de la répartition non plus.

A qui se borne donc le travail de l'administrateur ? Simplement à ceci : il vient demander chaque huit ou quinze jours, les excédents aux gérants et il les encaisse.

L'administrateur se borne à l'emploi de ces fonds, qui n'impliquent pas que le conseil s'occupe, ni de loin ni de près, à la gestion des restaurants.

Dans un autre article nous préciserons mieux ce qu'est réellement la fonction des gérants, en donnant des résultats précis. Nous citerons des faits aussi pour confondre les communistes calomniateurs.

Pour aujourd'hui je pose aux fameux administrateurs cette simple question : « Que sont devenus les 12.000 francs de la synagogue ? » Dans quel hémisphère les a-t-on placés ?

G. VERDIER

L'Œuvre internationale

des

Editions anarchistes

Le local que nous aménageons, 14, rue Petit, Paris (19e) est sur le point d'être en état.

Il sera ouvert au public à partir du 1er juillet 1924.

C'est à cette adresse et au nom de l'édition que doit être envoyé tout ce qui concerne l'Œuvre internationale des Editions anarchistes et la Librairie internationale qui lui est adjointe.

Nos camarades trouveront dans cette librairie les livres et brochures — en diverses langues — que nous nous sommes déjà procurés.

Sous peu ils trouveront le meilleur choix d'ouvrages qui les puisse intéresser.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos amis que l'Œuvre internationale des Editions anarchistes a pris toutes dispositions utiles pour être en mesure de procéder, chaque mois, à l'édition d'un livre ou d'une brochure intéressant la propagande anarchiste.

Fin juillet, paraîtra *Au Café*, de Malatesta (préface de Luigi Fabri, traduction de Bertoni).

Fin août, nous publierons le livre d'Achinow sur *l'Histoire du Mouvement machiniste en Ukraine* (préface de Voline, traduction en français par Voline et Thérèse Blanchon).

Voici la liste des souscriptions dont le montant nous a été versé à la date du 20 juin 1924 :

Un Groupe de camarades français....	Fr. 10.000
Por los compañeros españoles.....	5.200
1 compagni italiani di Parigi.....	2.500
Groupe polonais (1er versement).....	500
Quelques amis juifs.....	1.500
Groupe bulgare de Paris.....	800
Un noyau de camarades russes.....	430
Groupe G.A.R. Rotterdam.....	500
Los Incansables.....	1.125
Groupe Bruno Filipe, Bruxelles.....	75
Charrot (2 dollars).....	35
Brill (5 francs suisses).....	100
D. Faure, Montréal.....	100
Association des Groupes canadiens (500 dollars).....	9.850

De nombreuses et importantes souscriptions sont en voie d'acheminement. D'autres nous sont promises.

Cette abondance de souscriptions — dont quelques-unes sont très élevées — témoigne de l'acquéiesse chaleureuse que les anarchistes de toutes langues et de toutes nationalités ont à l'œuvre de propagande dont nous avons pris l'initiative.

Nous avons conscience des devoirs que nous imposent des concours aussi ardents. Nous montrerons par la suite que tous nos efforts tendent à justifier la confiance qu'on veut bien mettre en nous.

Le Groupe International des Editions Anarchistes.

LEURS DIVIDENDES

ENSEVELIS VIVANTS

Londres, 1er juillet. — Un message d'Hallifax annonce qu'une explosion s'est produite dans la mine de Stollarton.

On a pu remonter soixante-cinq mineurs, mais soixante-quatorze autres sont encore ensevelis au fond d'un puits. On les entend parler à travers les matériaux et les débris de toutes sortes entassés par l'explosion et on a l'espoir de les sauver.

ECRASE PAR UN WAGON

Beauvais, 1er juillet. — En gare de Méru, l'employé pointeur Albert Champelle, âgé de 26 ans, en voulant monter dans le fourgon d'un train de marchandises qui n'était pas complètement arrêté, a roulé sous les roues du wagon. Les deux jambes sectionnées, il a été transporté d'urgence à l'hôpital de Beauvais où il n'a pas tardé à succomber.

MORTEL ACCIDENT DE TRAVAIL

Montluçon, 1er juillet. — Le couvreur Louis Bonnefond, âgé de 48 ans, travaillant à la réfection d'une toiture, lorsque, par suite d'un faux mouvement, il perdit l'équilibre et tomba sur le sol, d'une hauteur de quinze mètres. Grièvement blessé, le malheureux a succombé peu après.

jusqu'à la porte Saint-Pierre, arriva presque en face de la cathédrale, le regarda prenant par la rue de Beaulieu, pour aller sur la Promenade, où l'attendait M. du Châtelet.

Puis la pauvre fille demeura tout émue, comme si quelque grand événement se fut accompli. Lucien, chez madame de Bargeton, c'était pour Eve l'aurore de la fortune. La sainte créature, elle ignorait que, là où l'ambition commence, les naïfs sentiments cessent.

En arrivant dans la rue du Minage, les choses extérieures n'étonnèrent point Lucien. Ce Louvre tant agrandi par ses idées était une maison bâtie en pierre tendre particulière au pays, et dorée par le temps. L'aspect, assez triste sur la rue, était intérieurement fort simple : c'était la cour de province, froide et propre ; une architecture sobre, quasi monastique, bien conservée.

Lucien monta par un vieux escalier à balustrades de châtaignier dont les marches cessaient d'être en pierre à partir du premier étage. Après avoir traversé une antichambre mesquine, un grand salon peu éclairé, il trouva la souveraine dans un petit salon lambrissé de boiseries sculptées dans le goût du dernier siècle et peintes en gris. Le dessus des portes était en camaïeu. Un vieux damas rouge, maigrement accompagné, décorait les panneaux. Les meubles, de vieille forme, se cachaient pitoyablement sous des housses à carreaux rouges et blancs. Le poète aperçut madame de Bargeton assise sur un canapé à petit matelas piqué, devant une table ronde couverte d'un tapis vert, éclairée par un flambeau à deux bougies et à garde-vue.

La reine ne se leva point, elle se tortilla fort agréablement sur son siège, en souriant au poète, que ce trémoussement ser-

En lisant

les autres...

Les vautours sur les charniers

Au sujet des scandales des Régions libérées, l'ère nouvelle flagelle rudement les corbeaux et les carnassiers qui cherchent pâture parmi les ruines et les malheurs immenses de la guerre dernière.

Nous savons comment M. Reibel a défendu les intérêts du pays avec de précieux conseils. Nous savons comment certains organismes, véritables États dans l'État, ont comploté rue Saint-Honoré pendant plusieurs mois. Nous montrerons le beau travail de ce ministre des Régions libérées parachevé par les dernières mesures de M. Marin, le colistier de M. de Wendel. Nous savons à quel usage on a pu faire servir la chose publique, à la veille des élections pour la plus grande prospérité de certains industriels, qu'ils soient de la grosse ou de la petite métallurgie. Fussent-ils même sénateurs, nous irons les chercher sur leur banc ou derrière leurs pupitres où ils pensent se réfugier, pour leur arracher leur faux nez.

Eh bien ! maintenant que le Cartel des Gauches est au pouvoir, qu'attend-il donc pour mettre tous ces gredins, ces charognards en accusation, et s'ils sont trop haut placés, les déferer devant une Haute-Cour.

Le moment de faire rendre gorge à ces chevaliers d'industrie qui bâtitent leur fortune sur des cadavres, est on ne peut mieux choisi.

Mais hélas ! nous attendrons vainement cette élémentaire justice des gens de gauche ou d'ailleurs.

Les loups ne se dévorent pas entre eux, tant qu'il y a des moutons et de la chair fraîche où ils peuvent enfoncer leurs crocs.

Le plus coupable des deux

Dans le *Petit Journal*, André Billy établit le parallèle entre deux cas de séduction dont les résultats sont fort différents, puisqu'un des auteurs est assuré de l'impunité et l'autre envoyé en prison.

Et je ne puis m'empêcher de faire la comparaison entre le cas de Pierre Molles et celui d'un autre Don Juan au sujet duquel le maire d'une petite commune de Bourgogne m'écrivait l'autre jour une lettre pleine d'indignation. Don Juan, d'ailleurs, était pas pris à l'argente de celle dont il s'était fait aimer, pour l'excellente raison qu'elle en est fort dépourvue, la pauvrette, alors qu'il en a, lui, plein ses poches. Ce qu'il voulait d'elle, c'était autre chose... Elle a eu tort de le lui donner, comme les fiancées de Pierre Molles ont eu tort de lui confier leur argent. Cependant Pierre Molles sera poursuivi alors que l'autre Don Juan ne le sera pas, et pourtant, une fois obtenu ce qu'il convoitait, il s'est empressé de disparaître, laissant la petite et l'enfant qu'elle porte, et la famille du séducteur à tant fait que la jeune mère, ne trouvant plus à gagner sa vie, a dû quitter le pays pour aller chercher, Dieu sait où, son gîte et sa pitance. Voilà ce que m'a écrit, dans un mouvement de colère qui l'honore, le maire d'une petite commune de Bourgogne. Voilà ce qui se répète tous les jours à des milliers d'exemplaires.

Ce qui prouve bien que la morale bourgeoise est avant tout une morale d'argent. L'argent est sacré pour elle ; qui y touche est infâme. Mais on peut séduire et abandonner une jeune fille avec un gosse sur les bras, faire des malheureux, on demeure en règle avec la morale de la société.

Il est grand temps que s'élabore, que naisse une morale prolétarienne, une morale du travail, pour succéder à celle de la bourgeoisie qui tombe en pourriture.

Le Gallifet des Gauches

Il y a des jours où Léon n'a pas besoin de la douche, des jours où son crâne royal est zébré de rares éclairs de lucidité. C'est sans doute dans un de ces moments d'acalmie cérébrale et d'artémiosness que qu'il a écrit les lignes suivantes :

Les naïfs crétins d'extrême gauche, qui prêtent la main à cette opération, en se doutant pas qu'une bonne petite répression à la mai 1871, destinée à rallier les libéraux et autres épaves du Bloc dit « national », est dans les prévisions de Caillaux et de Blum. Le mot qui court actuellement chez les libéraux — « Nollat n'est pas si mal que ça : ce serait, au besoin, un autre Gallifet » — est significatif. Quand les communistes s'en apercevront, il sera trop tard et ils regretteront d'avoir négligé l'avertissement de leur vieux Daudet. Ils ignorent que de nombreux salonnards et barons Pie — du type des anciens lecteurs et admirateurs de Judet — ont mis toute leur confiance en Caillaux, confié par eux comme ami de l'ordre et calé en finances. Le programme de Caillaux, dans ses

heures raisonnables, tient, comme celui de feu Poincaré, dit Lepetueux, dans ces quatre mots : « Ni réaction, ni révolution. » Devant la buvette de Royat, Ton Jo de la Tueseuse rêve, voluptueusement, d'Adolphe Thiers.

Tiens ! voyez-vous ça, ce vieux Baudet donner des avertissements à ce vieux Cachin ! Y aurait-il par hasard un rapprochement entre les deux équipes de la prise du pouvoir « à la fasciste » ? Après tout, il n'y a rien d'improbable dans cette hypothèse. Nous sommes d'accord avec Léon pour reconnaître que Nollat est tout prêt à faire un nouveau Gallifet ; il n'est pas le seul en son genre, malheureusement, car tous les généraux et tous les gouvernants de France, d'Italie, de Russie ou d'ailleurs, sont tous également capables de fusiller des grévistes et des révolutionnaires.

La question du Soudan

Le *Temps* reproduit les déclarations de Mac Donald à la Chambre des Communes sur le problème égyptien.

J'avais espéré que les questions qui restent pendantes entre une Égypte indépendante et nous-mêmes auraient pu être réglées dans le calme des négociations personnelles entre Zaglou pacha et moi, conversations dans lesquelles nous aurions pu envisager les réalités de la situation, arriver à un accord qui reconnaisse les intérêts et les responsabilités des deux pays ; il est absolument nécessaire que ces espoirs se réalisent et qu'en attendant les gouvernements respectent honnêtement et strictement le « statu quo ». Je regrette les déclarations qui ont été faites et les mesures prises au Parlement égyptien, car elles vont troubler la situation au Soudan. On ne peut expliquer ces efforts que comme des manœuvres pour me forcer la main et pour enlever à Zaglou pacha la liberté de négocier.

J'attendais avec plaisir et avec espoir l'occasion de rencontrer Zaglou pacha et de discuter avec lui les véritables intérêts et les responsabilités de nos deux pays et j'ai tenu à ne rien dire qui pût berner la liberté de discussion que nous souhaitons ; mais après ce qui vient de se passer, il est nécessaire que je fasse connaître clairement à tous les intéressés que je ne crois pas que la Chambre des Communes accepte un arrangement, quel qu'il soit, qui viole nos engagements envers le Soudan ou qui compromet l'administration et le gouvernement actuels de ce pays.

Comme on peut s'en rendre compte, le problème n'est pas près d'être solutionné, d'autant que le travailliste Mac Donald se montre tout disposé à agir pareillement que ses prédécesseurs au pouvoir et à entraver le libre développement de l'Égypte. Il y a pourtant une façon bien simple d'arranger les choses et de résoudre le litige : que le gouvernement travailliste qui se réclame aussi de l'Internationale, abandonne la vallée du Nil ainsi que les riches positions que l'Angleterre occupe, à l'Égypte. C'est le seul moyen vraiment efficace de trancher la question.

Tout de même !

L'Humanité d'avant-hier entretenait ses lecteurs du procès du *Bonnet Rouge*, écrit : « Jean Goldsky qui dirigeait un journal confusionniste : la *Tranchée républicaine*, proclamait emphatiquement : « Pas une minute de plus, pas une minute de plus. Les jusqu'aboutistes y trouvaient leur compte et les pacifistes sentimentaux y trouvaient aussi leur compte. La sanglante boucherie allait ainsi prendre fin. »

L'Humanité d'aujourd'hui se confond avec le *Bonnet Rouge* ! ni M. Cachin non plus ; l'un et l'autre étaient d'ardents jusqu'aboutistes qui aujourd'hui devraient y regarder à deux fois avant de faire de l'ironie sur un homme qui fut comme eux très patriote mais qui eut la force en pleine guerre de revenir un peu sur ses pas.

DERNIERE HEURE

DANS LA BOULANGERIE

Patrons et préfet ne s'accordent pas

Une entrevue a eu lieu hier à 3 heures, au cours de laquelle les patrons ont donné la réponse de leurs mandats. Les patrons boulangers après avoir accepté les propositions du préfet fixant à 34 francs la prime de cuisson, demandèrent hier que cette prime soit portée à 38 francs et qu'elle soit variable avec les cours de la farine.

Le représentant du préfet a refusé de souscrire à ces conditions.

vra le poète de l'Houmeau. Les trois heures passées près d'elle furent pour Lucien un de ces rêves que l'on voudrait rendre éternels. Il trouva cette femme plutôt maigre que maigre, amoureuse sans amour, malade malgré sa force ; ses défauts, que ses manières exagéraient, lui plurent, car les jeunes gens commencent par aimer l'exagération, ce mensonge des belles âmes.

Il ne remarqua point la fêlure des joues couperosées sur les pommettes, et auxquelles les ennuis et quelques souffrances avaient donné des tons de brique. Son imagination s'empara d'abord de ces yeux de feu, de ces boucles élégantes où ruisselait la lumière, de cette éblouissante blancheur, points lumineux auxquels il se prit comme un papillon aux bougies.

Puis cette âme parla trop à la sienne pour qu'il pût juger la femme.

L'entrain de cette exaltation féminine, la verdeur des phrases un peu vieilles que répétait depuis longtemps madame de Bargeton, mais qui lui parurent neuves, le fascinaient d'autant mieux qu'il voulait trouver tout bien.

Il n'avait point apporté de poésie à lire ; mais il n'en fut pas question : il avait oublié ses vers pour avoir le droit de revenir, madame de Bargeton n'en avait point parlé pour l'engager à lui faire quelque lecture un autre jour. N'était-ce pas une première entente ?

M. Sixte du Châtelet fut mécontent de cette réception. Il aperçut tardivement un rival dans ce beau jeune homme, qu'il reconduisit jusqu'au détour de la première rampe au-dessous de Beaulieu, dans le dessein de le soumettre à sa diplomatie.

(A suivre).

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 2 JUILLET 1924. — N° 15.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

LES DEUX POÈTES

Aussi rien ne pourrait-il peindre sa joie au moment où elle apprit cette nouvelle. Elle voulait voir ce poète, cet ange ! elle en raffola, elle s'enthousiasma, elle en parla pendant des heures entières. Le surlendemain, l'ancien courrier diplomatique avait négocié par le proviseur la présentation de Lucien chez madame de Bargeton.

Vous seuls, pauvres îlots de province, pour qui les distances sociales sont plus longues à parcourir que pour les Parisiens, aux yeux desquels elles se raccourcissent de jour en jour, vous sur qui pèsent si durement les grilles entre lesquelles chacun des différents mondes du monde s'anathémise et se dit : *Raca !* vous seuls comprendrez le bouleversement qui labouira la cervelle et le cœur de Lucien Chardon, quand son imposant proviseur lui dit que les portes de l'hôtel de Bargeton allaient s'ouvrir devant lui ! la gloire les avait fait tourner sur leurs gonds ! il serait bien accueilli dans cette maison dont les vieux pignons

attiraient son regard quand il se promenait le soir à Beaulieu avec David, en se disant que leurs noms ne parviendraient peut-être jamais à ces oreilles dures à la science lorsqu'elle paraît de trop bas.

Sa sœur fut seule initiée à ce secret. En bonne ménagère, en divine devineresse, Eve sortit quelques louis du trésor pour aller acheter à Lucien des souliers fins chez le meilleur bottier d'Angoulême, un habillement neuf chez le plus célèbre tailleur.

Elle lui garnit sa meilleure chemise d'un jabot qu'elle blanchit et plissa elle-même.

Quelle joie quand elle le vit ainsi vêtu ! combien elle fut fière de son frère ! combien de recommandations ! Elle devina mille petites niaiseries. L'entraînement de la méditation avait donné à Lucien l'habitude de s'accorder aussitôt qu'il était assis, il allait jusqu'à attirer une table pour s'y appuyer ; Eve lui défendit de se laisser aller dans le sanctuaire aristocratique à des mouvements sans gêne. Elle l'accompagna

L'Action et la Pensée des Travailleurs

APRÈS LA GREVE DE "RADIO-FRANCE"

Les requins de la finance ont accapare la T. S. F.

POLITIQUE ET MONOPOLE

Pendant la grève de nos camarades radiotélégraphistes, sous la signature de la F. P. U., nous avions publié un article intitulé « La T. S. F. au service de la finance », où nous dénoncions l'asservissement de la Compagnie Radio-France aux puissances d'argent.

M. Louis Deschamps régnant au secrétariat des P. T. T. on se souvient qu'une convention fut passée le 29 octobre 1920 entre l'Etat français d'une part, et la Compagnie Générale de T. S. F. de l'autre, convention qui cédait à la Société Radio-France le monopole de la télégraphie sans fil.

On sait également qu'une demande d'interpellation a été déposée sur le bureau de la Chambre, au sujet de l'exploitation de ce monopole. En effet, sa mise en exploitation est illégale, puisque la convention d'octobre ratifiée par la Chambre, ne le fut pas par le Sénat.

Il nous revient que des Camarades, depuis le changement de la situation politique de notre pays, pensent qu'il est désormais inutile de nous décarcasser plus longtemps à mener campagne contre la cessation de ce monopole. A les en croire, nous pouvons dormir sur nos oreilles, la partie est gagnée. A notre avis, il n'en est rien et nous avons de bonnes raisons pour ne pas partager leur optimisme. C'est pour ce motif que nous jugeons nécessaire de revenir encore sur cette question. En même temps que nous essaierons de leur démontrer qu'ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au cou, et que nous devons soutenir notre effort, nous aurons aussi l'occasion d'étudier l'organisation des capitalistes contre qui nous luttons et de mesurer leur puissance.

COMMENT ON TRUSTE

Tout d'abord, examinons comment est organisé le trust de la T. S. F. en France. La Compagnie Radio-France, à qui on a cédé ce monopole, n'est en réalité que la filiale de la Compagnie Générale de Télégraphie sans Fil. Cette dernière fut constituée le 5 février 1918, au capital de 62.500.000 francs. Elle a pour objet l'installation et l'exploitation de la télégraphie et de la téléphonie sans fil, ainsi que de la télégraphie. L'affaire fut lancée par la Banque de Paris et des Pays-Bas et par la banque J. Gumbourg et Cie. Une partie du capital investi a été soustraite par la Marconi Wireless Telegraph Co Ltd, dont le président, sir Godfrey Charles Isaacs, représente les intérêts au conseil d'administration. La preuve est ainsi faite que la Compagnie Générale de T. S. F. n'est elle-même qu'une succursale de la Marconi.

Par la suite, la Compagnie Générale créait trois filiales : la Compagnie Radio-France (constituée le 27 juin 1921, au capital de 60.000.000 de fr.), la Société Française Radio-Electrique (capital social 12.000.000 de francs), et la Société Radio-Maritime (constituée le 24 avril 1919, au capital de 7.000.000 de fr.). Naturellement ces affaires furent montées par la Banque de Paris et des Pays-Bas et par la banque J. Gumbourg et Cie.

Les principaux membres du conseil d'administration de la Compagnie Générale de T. S. F. comme MM. Bousquet, Girardeau, Piétri, Gumbourg, etc., figurent aussi sur la liste des membres de chacun des conseils d'administration de ses filiales. C'est ainsi, par exemple, que M. Girardeau, administrateur-délégué de la Compagnie Générale, est administrateur-directeur de la Compagnie Radio-France et administrateur-délégué de la Société Française Radio-Electrique.

En passant, notons que M. Jules Cambon, président du conseil d'administration de Radio-France, vice-président du conseil d'administration de la Banque de Paris et des Pays-Bas, est président de la Standard Oil France-Américaine, succursale du trust américain des p. roles. L'intérêt de ce fait réside en ceci que la Radio-France, la Compagnie de T. S. F. d'Amérique, est associée à la Marconi dans le Comité international de la T. S. F., comme nous le verrons tout à l'heure.

A côté de Radio-France, la Société Française Radio-Electrique a pour objet l'étude, la fabrication ou la vente d'appareils de télégraphie ou de téléphonie. Celui de la Radio-Maritime est la vente, la location, l'installation, l'entretien et l'exploitation de tous les appareils de T. S. F., soit à bord des navires, soit dans les postes fixes à terre.

On aperçoit tout de suite le mécanisme de ce trust, qui appartient à l'espèce de ceux qu'on est convenu d'appeler trusts verticaux. C'est la Radio-Electrique qui fabrique et fournit le matériel utilisé par les autres compagnies. Dernièrement, la Compagnie Radio-France prélevait une somme importante sur ses bénéfices pour renouvellement et amortissement de son matériel. Ce renouvellement consistait en l'achat, à la Société Radio-Electrique, d'un quatrième transformateur du prix de 1.000.000 de fr. Il est clair que cette acquisition dont s'est augmenté l'actif de Radio-France, sera aussi une source de bénéfices pour la société Radio-Electrique c'est-à-dire pour l'ensemble du trust.

BENEFICES SCANDALEUX

La situation de celui-ci est d'ailleurs des plus prospères, l'exploitation de la T. S. F. s'avère comme un vrai placement de père de famille pour les financiers qui ont voulu s'assurer le contrôle des informations. L'exercice 1923 se solda, en effet, pour le trust français, par un bénéfice brut de 15 à 16.000.000 de francs ; c'est le chiffre qui ressort de l'examen des bilans des quatre principales firmes qui le composent.

En voici le détail : Pour la Compagnie Générale de Télégraphie sans fil, l'exercice 1923 se traduit par un bénéfice brut de 7.494.526 francs, et déduction faite des frais d'exploitation, par un bénéfice net de 5.447.000 francs.

Pour la Société Française Radio-Electrique,

que, les comptes font ressortir un bénéfice brut de 3.748.000 francs, et un bénéfice net de 2 millions environ. Les comptes de la Radio-Maritime représentent, après amortissements, un solde créditeur de 1.439.998 francs. Enfin, ceux de la Radio-France représentent un bénéfice brut de 2.908.000 fr., presque totalement employé à la constitution d'un fonds de provision et à l'extension de son exploitation. Ce sont des chiffres à faire rêver nos camarades « radios » producteurs de cette richesse... et producteurs à 600 francs par mois !

AU DETRIMENT DU PUBLIC

Au regard de ces copieux bénéfices, quelques considérations sur la manière dont le public est servi eussent été bien venues. En particulier pour la Radio-France, nous aurions pu signaler quelques faits intéressants, dénoncer certaines petites « combines », et, surtout, montrer que l'organisation technique de cette entreprise ne prouve guère en faveur de l'industrie privée. Mais c'eût été déborder le cadre de cette étude.

LA PIEUVRE COSMOPOLITE

Maintenant que nous avons décrit le mécanisme et le fonctionnement du trust de la T. S. F. en France, il ne nous reste plus qu'à faire voir que ce trust n'est en réalité qu'un des rouages du trust international au service de la haute banque.

Nous avons déjà souligné la présence de sir Godfrey Isaacs au conseil d'administration de la Compagnie Générale de T. S. F. Sir Godfrey Isaacs est à la fois président et directeur commercial de la Marconi Wireless Telegraph Company, son frère, lord Reading, est vice-roi des Indes. Sir Isaacs, membre des conseils d'administration des nombreuses banques et sociétés industrielles dont il a le contrôle, est un des types les plus représentatifs de la finance internationale.

C'est donc la Marconi Wireless qui forme le sommet du trust. Nous pourrions donner la liste complète des sociétés contrôlées par elles, ou si l'on préfère de ses filiales. Comme cette liste serait un peu longue nous ne citerons que les principales.

En France, le groupe de la Compagnie Générale de T. S. F. : Radio-France, Compagnie Radio-Maritime, Radio-Electrique, Radio-Technique, Compagnie Française de Radiophonie, Compagnie Radio-Orient (cette dernière constituée récemment au capital de 8.000.000 de francs).

En Belgique : Société Anonyme de T.S.F., Société Belge Radio-Electrique.

En Italie : Società Italiana di Servizi Radiotelegrafici et Radiotelefonici, Radio-Italia et Italo-Radio (concessionnaire des services publics Radio-Electriques en Italie).

En Roumanie : Radioromana.

En Espagne : Compania Nacional de Telegrafia sin Hilos.

En Pologne : Société Radio-Technique, etc., etc.

Enfin le trust international de la T.S.F. a été définitivement réalisé par l'association au sein du Comité international de Radiotélégraphie commerciale (commercial Radio international committee), du groupe anglais Marconi, du groupe allemand Gesellschaft für Drahtlose Telegraphie, et du groupe américain Radio-Corporation. Le groupe français y figure aussi.

Il suffira d'ajouter que le groupe américain Radio-Corporation est sous le contrôle de J. Pierpont Morgan and Co, banquiers à New-York, pour avoir établi que le trust de la T.S.F. est entre les mains de la finance internationale.

Il nous paraît inutile d'insister sur les avantages qu'en retirent les financiers de Londres, de Paris et de New-York. Maitres de ce trust, ils exercent un contrôle permanent sur les nouvelles importantes et disposent ainsi du moyen d'influencer à leur gré les marchés financiers soit en retenant, soit en lançant aux vents des informations. Le trust international de la T.S.F. est un auxiliaire précieux pour la sûreté de leurs manœuvres en Bourse, en même temps, nous l'avons vu, qu'une source de profits appréciables.

CONCLUSION

Par cette courte étude, nous avons voulu mettre en garde certains camarades contre un optimisme exagéré. La prudence nous commande d'être vigilants aujourd'hui comme hier. Devant l'audace et la puissance parfois insoupçonnée des magnats de la T.S.F. ce serait commettre une grosse faute que de ralentir notre action contre eux.

Edmond FRONTY,
de la Minorité Syndicaliste
des P. T. T.

Alerte à Tarbes

M. Maurérot, propriétaire et bijoutier rue Deuille, a jeté dans la rue avec ses meubles une de ses locataires, Mme Arbolot, et sa fille, originaires d'Espagne. Mme Arbolot est une femme sérieuse et courageuse qui paye régulièrement M. Maurérot mais celui-ci, sous prétexte qu'il a besoin du local, n'a pas hésité à jeter dans la rue avec ses meubles cette brave femme et sa fille.

Camarades, nous avons besoin d'ouvrir tous pour nous débarrasser du triste régime bourgeois, car nous ne verrons plus jamais ces choses au lendemain du Grand Soir.

MABIRE.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Les grèves

Chez les Poseurs. — Mettant en application les décisions de la 13^e région et du S. U. B., la section des plombiers poseurs a entamé l'action pour le cahier de revendications.

Reprenant leur combat de l'an dernier qui avait apporté une large part de satisfaction, ils sont entrés en grève depuis le 26 mai et, depuis cette date, c'est 65 p. 100 de la corporation qui a quitté maisons, dépôts et chantiers.

Les « Grosses Bottes » ont déjà prouvé maintes fois qu'ils sont fermement décidés lorsqu'ils engagent un mouvement et réclament un rajustement de leurs salaires.

Depuis plus de vingt ans, leurs luttes furent nombreuses et apportèrent toujours des résultats ; ils y montrèrent leur conscience de classe et aujourd'hui comme hier ils savent faire face à la situation qui leur était faite par entrepreneurs et administrateurs du département.

La victoire, qui ne saurait tarder grâce à la solidarité ouvrière, des poseurs si proches des terrassiers et des plombiers, aura une grosse répercussion sur les conditions de toutes les corporations de notre industrie. Complétant les avantages obtenus par les fournisseurs et les carrelers-faïenciers, s'appuyant davantage sur le cahier régional et la corporation plus nombreuse, ce sera un indice heureux pour toute la 13^e région.

Réunion du Comité de grève, à 14 heures. Réunion des grévistes, à 15 heures.

Le Comité de grève.

Dans le Polissage Nickelage. (A la maison Cochemez.) — On faisait dans cette maison 51 heures par semaine. Les ouvriers ayant demandé l'application de la loi de huit heures, ont accordé aux patrons un délai pour l'appliquer. Le délai fini, les patrons par l'intermédiaire du nommé Divivieux, contremaître de son état, refusèrent ce qui avait été promis. Tous les ouvriers demandèrent alors leur compte et quittèrent la maison. Nous invitons les camarades polisseurs nickeliers à ne pas se présenter à l'embauche, ils démontreront ainsi que la solidarité a toujours existé dans la corporation.

Le Bureau des Métaux.

Au service de la Sellerie. (A la Maison Mors-Citroën.) — Un contremaître avait refusé de mettre en application les ordres de la direction. A savoir : heures supplémentaires et diminution des prix, amenant l'augmentation de la production pour le plus grand profit de Mors-Citroën. Le contremaître fut licencié après discussion avec le nommé Notz, contremaître à la finition, plat valet de la maison et d'une incapacité notoire, qui ose imposer aux serfs de son service, jusqu'à 70 heures par semaine.

Devant ce fait, les ouvriers selliers ont tous demandé leur compte. Prière aux camarades de la corporation de ne pas se présenter à l'embauche. Qu'ils se souviennent de la dernière grève où le grand philanthrope Citroën remporta une victoire à la Pyrrhus du fait de la désorganisation de tous ses services.

Les Bureaux
Des Métaux et Voiture-Aviation.

CHEZ LES COIFFEURS

Pauvres gens !..

Comment qualifier autrement les communistes orthodoxes qui depuis quatre ans dirigent notre Syndicat ?

Ayant appelé les ouvriers coiffeurs dans un meeting jeudi dernier pour des questions corporatives, 2.000 camarades répondirent à leur appel. Il y avait longtemps que la salle Ferrer n'avait vu autant d'ouvriers coiffeurs, pour la plupart non syndiqués. Les anciens syndiqués, les confédérés s'entendirent traiter d'ignorants, de larbins, de lâches, par des syndiqués d'hier. L'assemblée répondit à ces insultes par un silence méprisant.

Un des apôtres de l'emprise politique, voulut, au mépris de l'ordre du jour, causer pollicairement et parler du Bloc des gauches, de Millerand et de cuisine parlementaire. Ce fut alors un beau chahut. L'assemblée se cabra et manifesta son mécontentement. L'orateur dut abréger et terminer après avoir fait sauver un tiers des auditeurs.

L'exposé de ces orateurs foudroyés en faveur de la « grève tampon » provoqua la stupeur et l'éloignement de pas mal d'ouvriers. Par quelle aberration, par quel miracle, ces hommes qui, en 1920, n'avaient pas assez d'efforts contre les réformistes qui osaient proposer cette grève tampon, la reprennent-ils en 1924 à leur compte ?

Comprenez qui pourra, mais quelle volte-face ? Que de chemin parcouru depuis quatre ans pour arriver à adorer aujourd'hui ce qu'on a brûlé hier. Il est vrai que trois de ces foudres d'éloquence sont fonctionnaires permanents et cela explique bien des variations.

Ce n'est pas tout. Après avoir promis publiquement que la parole serait donnée aux ouvriers qui auraient quelque chose à dire, ils eurent l'audace de la refuser à trois travailleurs, ce qui amena de violentes protestations. L'ordre du jour fut voté dans le bruit.

Que diraient nos orthodoxes si les minoritaires, suivant leur exemple, les empêchaient à l'avance de se faire entendre ? Ont-ils réfléchi à cela ces pauvres malheureux, aveuglés par leur haine politique ?

En conclusion, les policiers de gauche ont remplacé ceux de droite au prix d'une scission dont sont victimes tous les ouvriers. Mais la méthode est toujours la même : faire un semblant d'action corporative quand les ouvriers les y obligent. Le but reste le même : se maintenir à la tête de l'organisation par tous les moyens et pour servir une secte politique.

Quand donc les ouvriers coiffeurs seront-ils assez clairvoyants pour fustiger à la tribune ces fonctionnaires permanents qui abusent parce qu'ils vivent du syndicalisme comme les prêtres vivent de la religion.

Sus aux mercantis du syndicalisme...

Gustave TIXIER,

Des Coiffeurs de Paris.

NOTA. — Merci aux camarades de toutes opinions qui ont été assez courageux pour protester contre les procédés de ces gens qui se prétendent communistes. — G. T.

Les politiciens contre le Bâtiment

Nous pensions être guéris de cette plaie dont fut affligée pendant quelque temps le S. U. B. Nous sommes obligés de constater que la série de ses méfaits n'est pas encore close.

Les torchons de l'arrière-cuisine politique osent accuser la Fédération du Bâtiment de s'acquiescer avec le Bloc des Gauches. Eux, les exécuteurs des basses œuvres d'un parti qui sème la ruine et la mort dans le syndicalisme osent parler ainsi ! C'est vraiment trop de cynisme !..

D'abord, ont-ils le droit de parler en syndicalistes, ceux qui se sont mis en dehors et sont restés même par leurs frères en orthodoxie, par les dirigeants de la C. G. T. U., pour s'être associés avec des jaunes, avec des non syndicalistes ? Il est vrai qu'il leur reste quelques créatures du Parti, telles que cette mince doublure de Vésine. Mais les uns et les autres ont trop été les complices des assassinats et des vols dont le syndicalisme et les syndiqués ont été victimes, pour qu'ils puissent avoir le droit de s'attaquer aux militants actuels de la Fédération du Bâtiment. Leurs calomnies, comme toujours, sont fausses et idiotes.

En réalité, le Comité de Défense Sociale et le Comité italien antifasciste avaient organisé un meeting contre le fascisme si c'est à la demande de ces organisations que les militants du Bâtiment ont acquiescé. Qu'il y ait eu des politiciens du Bloc des Gauches, des militants de la rue Lafayette pour une action contre le fascisme assassin, comme pour toute autre action sociale utile les militants du Bâtiment se sont fait un devoir de prêter leur aide sans aucune intention de lier les destinées du syndicalisme à aucun parti politique.

Mais au fait, ce sont ces groupements qui, les premiers, ont organisé un meeting contre le fascisme. Et le Parti communiste, craignant d'être contraint d'y assister, en a convoqué un autre, ce qui démontre tout le machiavélisme de ce parti, lequel entend toujours tirer bénéfice de l'action des autres et qui jette l'anathème par la bouche de ses créatures contre ceux qui se permettent de faire action utile et désintéressée.

Comme par hasard, la calomnie lancée par Vésine, Teulade et Cie vient d'avoir sa récompense, au moins en ce qui concerne Vésine. Celui-ci, sans autre titre que celui de calomnier (de désorganiser, vient d'être appelé pour faire le voyage de Moscou. Ce sont les derniers dont on paye tous les Judas !..

Après cela, convient-il de s'alarmer autrement d'une calomnie jetée à travers le pays par des gens qui font profession de ces méthodes ? Accablément. L'action de la Fédération et de ses militants est trop connue et elle est à l'abri de la bave de ces crapauds politiques qui continuent leur sale besogne. Le maigre crédit qu'ils avaient auprès des masses est, malgré la presse inféodée, usé. Ce n'est pas de leur acte inqualifiable qui le fera remonter.

Pour nous, comme par le passé, nous continuerons notre action révolutionnaire sans bluff, nous moquant des politiciens à « tant par mois » et de tous les jocrisses dont le Parti a inondé les syndicats.

LE PEN.

Aux Charpentiers en fer

La Section Technique des Charpentiers en fer, adhérente au Syndicat Unique du Bâtiment de la Seine et à la Fédération nationale des Travailleurs de l'Industrie du Bâtiment et des Travaux publics, adresse aux Compagnons Monteurs, Levageurs, Riveurs, Forgerons, Frappeurs, Tonneurs de tous ordres et similaires, de la Seine, un appel énergique duquel nous extrayons les passages suivants :

« A vous tous, syndiqués ou non, nous vous rappelons que notre profession est une des plus dures et des plus dangereuses. Nos salaires ne correspondent pas au coût de la vie, notre situation économique est tout ce qu'il y a de difficile, car les journées de travail sont trop longues et les salaires sont bien bas.

« Le Syndicat c'est la Grande Famille, il est l'arme unique qui peut permettre aux ouvriers l'unité d'action contre le patronat pour le vaigier et pour lui imposer toutes nos revendications et aspirations corporatives et sociales.

« Nous espérons que toute la corporation, tenant compte de cet appel et faisant fi de toutes les idées divisionnistes, se dressera comme un seul homme le 6 juillet pour clamer face aux marchands, face au patronat, face aux dirigeants, tout son désir de liberté, de joie et d'amour.

« Charpentiers en fer de la Seine, syndiqués ou non, votre devoir est d'assister en masse à l'Assemblée extraordinaire de propagande qui aura lieu le 6 juillet, à 9 heures du matin, salle Pelloutier, avenue Mathurin-Moreau, où des décisions très importantes seront prises pour imposer de haute lutte notre cahier de revendications.

« Cette réunion très importante, qui doit être le point de départ d'une action immédiate, exige que tous les compagnons y soient présents. Aucune excuse ne sera valable.

« Vive l'Unité Ouvrière ! Vive le Syndicat !

Pour le S. U. B. : le Secrétaire Général,

POMMIER.

Pour la Section : le Secrétaire,

A. REITZER ;

Le Secrétaire adjoint, J.-S. EDOUARD.

Le Conseil de Section : Ch. VALLET, B. VALLET, E. TOUSSAINT, SAVARY, LEGAL, L. HUE, CHRISTIN, HELIAS, PICHET, BARBIER, J. CLÉMENT, G. ZANON, CUISSET, MAILLET.

PETITE CORRESPONDANCE

Camarade cherche camarade habitant la campagne, pouvant l'héberger pendant trois semaines. Ecrire à Auguste, au « Libertaire »

Communiqués syndicaux

Fédération du Bâtiment. — Réunion de la C. E., ce soir mercredi, à 20 h. 30, au siège.

Bâtiment (13^e région). — Grande réunion demain à Valres et les environs, place de la Gare, à Valres, à 16 heures.

Bâtiment (13^e région). — Les conseils syndicaux de la Seine se réunissent demain jeudi, salle Henri-Perrault, à 20 h. 30, la Commission exécutive de la région demande à tous les conseillers d'y assister, vu le gros travail qu'il y a à accomplir.

Comité intersyndical d'Asnières. — Nécrologie. — Douloirement émus à la nouvelle de la mort de la femme de notre camarade Bonvalot, nous le prions, en cette pénible circonstance, de bien vouloir trouver ici l'expression de nos fraternelles condoléances.

Charcutiers, Salaisonniers. — Dimanche prochain, balade à Montgeron et forêt de Sénart. Départs de Paris-Gare de Lyon à 8 h. 38, 9 h. 16, 9 h. 27, 10 h. 45, 13 h. 18, 14 h. 09, 15 h. 32.

Réception à la gare : promenade en forêt, jeux ; à 18 h. 30, apéritif offert par notre organisation ; à 19 heures, dîner, après le dessert concert vocal ; retour à 22 h. 18 et 23 h. 22. Prix de la carte, 13 francs (voyage compris). Places limitées. Adhésions reçues par Levallet, 20, rue Boyer.

Métaux (Bronze). — Réunion du Conseil ce soir, à 19 heures, bureau des Métaux, 2^e étage de la Bourse.

Ordre du jour : Recette du mois.

Il est rappelé que tous doivent être présents.

Syndicat autonome des Métallurgistes. — Le trésorier est prié de venir à la permanence aujourd'hui mercredi, à 20 h. 30, pour règlement.

Stuqueurs. — Réunion du Conseil, jeudi 3 juillet, à 17 h. 30, rue Cambronne, 18.

Fédération des Jeunes syndicalistes. — Les Jeunes sont invités à ne rien organiser pour dimanche prochain, la Fédération faisant une grande balade à Lozère. Les indications paraîtront samedi et dimanche.

Jeunesse syndicaliste du Livre. — Réunion de formation et de propagande vendredi 4 juillet, à 20 h. 30, salle des Commissions, 3^e étage, Bourse du Travail.

Demain, nous publierons un appel.

Jeunesse syndicaliste des 41^e et 42^e. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, à la maison des Syndiqués, 2, rue Saint-Bernard.

Nous invitons tous ceux qui voudront coopérer à une besogne que nous allons entreprendre. Le secrétaire ou un délégué du Comité intersyndical est prié d'être présent à notre réunion.

Jeunesse syndicaliste du 48^e. — Ce soir mercredi, à 20 h. 30, rue Hermel, 39, grande causerie par le camarade Gaby, sur « les Anarchistes et la Femme ».

Les sympathisants sont invités.

Jeunesse syndicaliste de Clichy. — Ce soir, 30, rue de Paris, à 20 h. 30, conférence par Marcel Lhomme.

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion de la Commission de travail, vendredi 4 juillet, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, salle des Travaux, premier étage.

Etude sur les Comités d'usine (suite).

DANS LE S. U. B.

PERMANENCE PRUD'HOMALE. — Ce soir, de 13 heures à 19 heures, bureau 13, 4^e étage.

CARRELEURS-FAÏENCIERS. — Assemblée générale extraordinaire ce jour, 2 juillet, à 17 h. 30, salle Henri-Perrault, Bourse du Travail. La présence de tous est indispensable.

CHARPENTIER EN FER DES 14^e, 15^e ET 16^e. — Réunion ce soir mercredi, à 18 heures, maison Commune, 18, rue Cambronne.

PEINTRES. — Syndiqués ou non, n'oubliez pas de venir chercher des tracts, afin de les distribuer, ce qui contribuera à la réussite de notre meeting du 17 juillet pour notre mouvement de revendications.

Permanence tous les jours, de 9 heures à 19 heures, bureau 4, 4^e étage, Bourse du Travail.

A LOS ESPAGNOLES RESIDENTES EN PARIS. — Con el fin de continuar la discusión de la reunión del Domingo, se invita a todos los militantes y simpatizantes de la Confederación Nacional del Trabajo de España a la reunión que tendrá lugar el miércoles 2 del corriente a las 8 1/2 de la noche en el local de la Unión de Sindicatos, avenue Mathurin-Moreau, 8 (place du Combat).

NOTE. — Le Cain est prié de passer d'urgence, ce soir, au bureau.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupe libertaire des 8^e et 9^e. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion au bar des Trois-Portes, rue Saint-Lazare, 43. Lyautey est particulièrement convoqué.

Groupe libertaire de Pantin-Aubervilliers. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion au local habituel.

Province

Groupe de Béziers (convocation reçue mardi). — Tous les camarades et amis sont priés instamment de venir à la réunion du Groupe qui aura lieu aujourd'hui, à 20 h. 30, café des Accacias, 51, rue Victor-Hugo.

Des décisions importantes devant être prises, chacun a le devoir d'apporter son concours.

Communications diverses

Groupe théâtral. — Adhésions et répétition ce soir, à 20 h. 30, brasserie de la Mairie, rue du Faubourg-Saint-Martin, 61.

Nous rappelons aux copains que nous cherchons une salle avec scène pour nos répétitions. Que ceux qui connaissent quelque chose nous le fassent savoir.

Association ouvrière des Mutilés, Veuves et Orphelins de la Guerre. — Assemblée générale

demain jeudi 3 juillet, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, petite salle des Grèves, au sous-sol.

Nomination d'un secrétaire : Compte rendu de la délégation auprès du ministre des Pensions et du ministre de la Justice ; Compte rendu du congrès de Tours.

Club du Faubourg. — Sait-on que la crino-line de nos mères a encore ses partisans et ses adversaires ? Ils seront aux prises samedi après-midi, au Crystal-Palace, devant le tribunal littéraire du Faubourg, qui jugera « Arthur et Sophie ». L'accusé, notre éminent confrère, M. Paul Reboux, posera au public ces trois questions : « Les mœurs du Second Empire étaient-elles aussi corrompues que les républicains d'aujourd'hui le prétendent ? Le Paris de 1860 était-il préférable ou non au Paris d'aujourd'hui ? faut-il condamner ou défendre la crino-line ? ». Parmi les témoins convoqués : MM. André de Fourquères, Paul Polré, Pierre Plessis, Michel Georges-Michel, etc.

Cette curieuse « audience » commencera à 14 heures très précises par la mise en accusation du livre : « les Traîne-la-Gloire » (des pri sonniers français ont-ils été maltraités en Allemagne ?). Accusé, M. Georges Adrien.

Pour la contradiction, secrétariat le matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).